

Qu'est-ce que l'identité bretonne aujourd'hui ? *

Par Jean-Michel Le Boulanger , Maître de conférences en géographie,
Vice-président du conseil général de Bretagne

La question des identités est une question complexe, sans cesse citée dans les médias avec des connotations qui peuvent être meurtrières, barbares... ou au contraire festives et apaisées comme dans les fêtes en Bretagne. C'est une notion à appréhender avec les plus grandes réserves. Tous les grands penseurs réfléchissent sur le sujet. Fernand Braudel, historien français, explique que c'est la quadrature du cercle et en appelle à la modestie.

On peut partir de nos identités individuelles. Lorsque l'on se présente, on définit qui on est à partir d'éléments objectifs : grand, petit, jeune, vieux... Si l'on creuse l'objectivité, celle-ci peut être sujette à caution : le genre, l'âge... qui peuvent être discutables.

On se définit aussi à partir d'éléments subjectifs : les centres d'intérêt, la religion...

Parmi ces divers éléments, on fait un tri, on établit une narration.

On se présente différemment selon l'interlocuteur. En Finistère on se présente comme étant de Saint-Renan, à New-York on se dira breton ... Tout dépend du contexte. On se construit selon le regard de l'autre. A l'adolescence on surjoue : la coupe de cheveux, les vêtements. Un surfeur ne s'habille pas comme un footballeur...

L'identité est un processus : en vieillissant on est le même mais pas tout à fait.

Il en est de même pour les peuples. Élément objectif : chaque peuple vit dans un contexte géographique différent. Éléments subjectifs : la religion, la culture... la Corée n'est pas Manhattan. Chaque pays a besoin de se construire une histoire : de grands historiens, pour la France, Michelet, Lavis, auteur de livres d'histoire au XIX^{ème} siècle, ont écrit cette histoire, avec ses grands hommes, ses grandes victoires, ses grandes dates... alors que d'autres faits sont « passés sous le tapis ». Dans la narration on fait aussi le tri. On évoque « la perfide Albion » puis le « sale boche » qui nous mènera à 4 années de barbarie.

Chaque peuple évolue : la France de 2018 n'est pas celle de 1918.

Pour Max Jacob, écrivain breton né à Quimper, mort en 1944 à Drancy, lors de son internement en tant que juif, la Bretagne est un miracle. Elle a su accueillir la modernité : Le Corbusier, les voitures ... mais reste toujours la Bretagne !

Les sentiments d'identité, d'appartenance, naissent de la civilisation paroissiale, du monde paysan, de la proximité, du terroir. Le mouvement est rythmé par la marche à pied, 4,5 km/h.

L'espace est connu par les sens : les yeux, les odeurs, les sons : les cloches donnent l'heure ...

On connaît mieux sa paroisse que la voisine ou les plus lointaines. On se rencontre au marché, au pardon. A Sainte-Anne La Palud le marin douarneniste rencontre le paysan de la presqu'île de Crozon. On note des petites différences, dans le langage, les vêtements...

Cependant le petit noble voyage : Michel Le Nobletz ira suivre des études à Bordeaux, à Agen.

L'ancrage premier est dans la notion de pays. Lors de la conscription en 1907 le soldat écrira : « J'ai rencontré un pays ».

La France se constitue à partir d'une mosaïque de terroirs. On est toujours de quelque part.

La révolution construira un discours à l'échelle de la nation, un discours sur l'identité nationale, L'Abbé Grégoire estime à l'époque que l'on parle la langue française dans seulement 15 départements. Il faut créer une unité, un royaume un et indivisible, une république une et indivisible pour dépasser la mosaïque des terroirs.

Un mot domine : uniformité. La France va être construite au 19^{ème} siècle de manière uniforme, visant à construire un sentiment d'appartenance au même ensemble, du Nord au Sud, d'Est en Ouest.

Les identités des terroirs sont construites par les sens mais pas la France que l'on ne voit pas du haut des Monts d'Arrée ! Pour que la France devienne la patrie, il faudra de très nombreuses médiations.

L'administration crée alors 36 000 communes qui prennent le relais des paroisses. Commune dit mairie pour enraciner l'esprit commun. Les lois communales sont votées : élection du maire à partir de listes de candidats, en référence aux courants idéologiques : catholiques, républicains..., listes sur lesquelles figurent un parent, un ami, un voisin...

Le secrétaire de mairie devient un personnage important à côté du curé. Il sait lire et écrire, ce peut être l'instituteur.

Mais l'état ne peut tout structurer : alors on crée les départements d'une superficie de 7000 km² environ. La Bretagne est découpée en tranches et partagée en cinq départements. Seul le Morbihan aura un nom breton : « Mor bihan la petite mer ». « Penn ar bed » n'est pas accepté : ce sera Finistère, une différence de points de vue : « Fin de la terre » au lieu de « Tête du monde » au regard plus maritime.

Le choix de la préfecture a posé problème. Landerneau ou Quimper ? La cartographie n'est pas encore fixée. Sur la carte présentée, Quimper apparaît plus au Nord qu'elle ne l'est réellement. Le canton de Quimperlé est rattaché au Finistère. Le directeur du collège des jésuites de Quimper a des relations à Paris : c'est Quimper qui l'emportera.

Le 19^{ème} siècle va aussi inventer les symboles.

- le drapeau qui va flotter sur les 36 000 communes,
- le 14 juillet, fête nationale, entérinée par la 3^{ème} république,
- l'hymne national, « la Marseillaise ».

L'unité se construit aussi à travers les symboles.

A l'école, ce sera l'uniformité des programmes. On vote les lois Guizot et Ferry.

Pour la géographie, on accroche dans chaque classe une carte de France que chaque élève peut observer chaque jour.

En histoire, les élèves apprennent les narrations de Lévisse dans les livres d'histoire.

Quant à la langue, alors qu'il y avait beaucoup de différences, au lieu de construire le bilinguisme, on construit une hiérarchie. Les langues populaires sont considérées comme dépassées, n'ouvrant pas les portes de l'avenir. On établit une hiérarchie, sociale, culturelle, linguistique. On moque les « ploucs ». Dans le journal « La Semaine de Suzette » est créé le personnage de BD, Bécassine, surnom d'Annaïk Labornez, au prénom bien breton et au nom méprisant. La caricature n'a pas de bouche car Bécassine ne sait pas parler le français !

La conscription permettra un brassage régional puis national : on sort de son terroir de proximité, on rencontre d'autres pratiques culturelles.

On assiste à un développement de la presse régionale quotidienne à faible coût. A Brest en 1886 paraît « La dépêche » journal républicain, à Rennes en 1899, paraît « Ouest Eclair » tendance catholicisme social. Ces journaux informent, permettent le développement de l'écrit, de la culture. Auparavant les infos se répandaient le dimanche à la sortie des messes, le jour du marché. Il faut noter l'importance des potins, des faits divers pour construire le « nous ». Avec la presse, les grands faits divers atteignent les campagnes : affaire Landru, affaire Seznec...

Il faut souligner également l'importance du sport. « Le Tour de France est inventé » pour faire connaître la France à tous. On lira d'abord les noms : Aubisque, Tourmalet puis il y aura les photos. Grâce à la presse naîtra un sentiment commun d'appartenance à la même nation.

L'arrivée du train va aussi rapprocher les français. Il arrive en Basse-Bretagne en 1863 et emmène les touristes dans ses wagons. On se présente aux autres. Apparaît alors la notion de patrimoine,

base du tourisme. En géographie, on prend conscience que le patrimoine naturel est non délocalisable. Grâce au train, surgira aussi l'idée de « Monument Historique ».

A la fin du 19^{ème} siècle, on sait que l'on est breton mais aussi Français : on atteint un second niveau. La France est la « grande patrie ».

Romain Gary a dit : « Le patriotisme est l'amour des siens, le nationalisme est la haine des autres ».

Ces deux notions se construisent ensemble.

Dès le début des discours sur la France, des discours sur les singularités intrinsèques apparaissent. Hersart de la Villemarqué, alors qu'il n'a que 24 ans, publie en 1839 « Le Barzaz Breizh » livre de collectage des légendes bretonnes. A Paris des réseaux d'érudits bretons se constituent.

Le Gonidec portera un discours sur la singularité linguistique du breton et normalise la langue bretonne. Il traduira la bible en breton.

Des historiens dont La Borderie se penchent sur l'histoire du Duché de Bretagne.

Un fond culturel se constitue. Les articles des revues sur les singularités de la Bretagne infusent la presse hebdomadaire. Le premier parti régionaliste breton est créé avec à sa tête Anatole Le Bras, républicain. Celui-ci s'en éloigne, suite à l'Affaire Dreyfus et est remplacé par le marquis d'Estourbillon, monarchiste.

Des républicains, les bleus de Bretagne, tiennent des discours sur les spécificités bretonnes.

Le parti socialiste breton est créé en 1900 et rejoindra en 1907 la SFIO elle-même créée en 1905.

Un courant bretoniste, des discours singuliers sur la Bretagne, relayés chaque jour par les quotidiens régionaux font émerger un sentiment breton.

Un troisième niveau apparaît : après le local, le national un niveau intermédiaire se crée : la Bretagne.

Un hymne breton est inventé en 1898 par Taldir Jaffrennou, le « Bro goz ma zadou » (Vieux pays de nos ancêtres) inspiré d'un chant Gallois qui est chanté lors des matchs de rugby de l'équipe galloise. Cet hymne breton est très vite adopté et chanté avec la Marseillaise, en présence du président de la république en 1930, ce qui à l'époque ne posait pas de problème. Le « Bro-goz » devient un symbole. Il disparaîtra avec la peste brune, dans laquelle quelques uns se sont fourvoyés pendant que de nombreux bretons se sont engagés dans la résistance.

Autre symbole breton, le drapeau, le « Gwen ha Du » (blanc et noir) créé en 1925. Il est exhibé au salon de Paris en 1937. Il réapparaîtra en 1965 au stade Rennais.

1972 : c'est l'année de Alan Styvell à l'Olympia, l'époque de la multiplication des fest-noz, de la grève du « Joint Français » à Saint-Brieuc... puis ce sera Plogoff...

Dans les années 1990-2000 le « Gwen ha Du » devient le symbole de la Bretagne. On le voit partout, dans des stades improbables (lors d'un match Australie-Japon), symbole d'un sentiment d'appartenance construit sur deux siècles, mêlant géographie, culture, histoire, musique particulières... Lorsque l'on part en voyage à l'étranger on l'emmène dans ses bagages.

78 % des bretons ont ce même sentiment d'appartenance, élément constitutif de notre condition humaine face aux menaces, aux risques que court notre planète.

En conclusion, il faut noter l'évolution du monde contemporain. Notre rapport à l'espace est en train d'évoluer. Le lointain devient proche quand le proche peut devenir étranger, par les images, la télé, le mobile...

Dans la presse on lit avant tout ce qui concerne sa commune et les jeunes lisent moins.

On assiste à une révolution extraordinaire, un phénomène de déterritorialisation.

La relation au temps est modifiée, le jour la nuit, le beau temps, la pluie...

En 1892 a été établi un temps national : on a la même heure sur tout le territoire français.

Aujourd'hui le temps naturel est aboli. Nous vivons au rythme de l'urgence : il faut répondre instantanément aux mails nombreux, aux SMS. C'est la tyrannie de l'immédiateté.

Un tweet, message favori d'un certain président, ne peut compter au plus que 146 signes. Comment peut-on énoncer ainsi une pensée complexe dans un monde si dangereux ? On rappelle que Churchill, De Gaulle, Mitterrand étaient des écrivains.

On assiste à une évolution importante : l'émancipation de l'individu qui veut vivre pleinement, en conscience, ce qui peut amener à des comportements égotiques. On oublie que si l'on a des droits, on a aussi des devoirs. Attention au prisme de tout à l'ego.

Se pose le problème de la composition des identités qui sont plurielles : locale, bretonne, française, européenne, citoyen du monde.

En 1800 un paysan de Basse-Bretagne connaissait la danse, le costume... de son terroir.

Aujourd'hui le breton peut se passionner pour le Dalai-lama et en même temps connaître plusieurs danses bretonnes...

Jean-Marie Le Clezio, breton, prix Nobel de littérature, cite dans son discours Camus, Sartre... mais aussi une paysanne illettrée d'Amérique latine qui lui a fait découvrir la culture de son pays : il n'y a pas de culture supérieure aux autres.

Les islamistes veulent abolir toute diversité, prônent l'unicité : c'est un fantasme tragique.

Le pluriel est une richesse, l'autre est une richesse, la diversité est une richesse.

La méconnaissance de l'autre entraîne la tragédie d'où la nécessité de relire sans cesse la « Déclaration des droits de l'homme ».

** Compte rendu réalisé à partir de notes personnelles*